**Faire de l’éthique ?**

Jean-Michel Longneaux, docteur en philosophie, chargé de cours à l’université de Namur et conseiller en éthique à l’Unessa.

1. **Quatre idées fausses sur l’éthique, qui pourraient un jour devenir vraies**
* L’éthique serait un phénomène de mode qui envahit tous les secteurs : cfr l’éthique des affaires, les banques éthiques, l’éthique du politique, l’éthique personnelle… et forcément l’éthique des soins. Or, qui dit phénomène de mode, dit phénomène superficiel. Bien plus, à force de mettre l’éthique à toutes les sauces, ce mot ne veut plus rien dire. On constatera cependant que la mode est passagère, ce qui n’est pas le cas de l’éthique, revendiquée inlassablement dès la fin de la seconde guerre mondiale, et aujourd’hui enseignée et institutionnalisée dans de nombreux secteurs.
* L’éthique ne concernerait que les domaines de la recherche de pointe, telle la génétique, la recherche sur l’embryon, etc. ou les situations extrêmes comme l’euthanasie par exemple. Bref, peu seraient réellement concernés par ces questions éthiques . En vérité, les questions d’éthique ne concernent pas que le monde médical, et surtout, elles concernent le quotidien : manière d’informer un usager, présence auprès de lui, manière d’être avec les collègues, etc.
* L’éthique se réduirait à l’application des codes de Nuremberg, d’Helsinki, de Tokyo, voire des codes de déontologie ou de la récente loi sur les droits du patient. Il s’agirait de respecter des principes généraux. Serait éthicien celui qui connaîtrait ces codes et serait éthique celui qui respecterait ces codes. S’il est vrai qu’il est intéressant de connaître tous ces textes à portée générale, l’éthique, pourtant, concerne avant tout le terrain, la confrontation à des situations concrètes, chaque fois particulières. Or, ces grands principes généraux ne nous disent pas que faire dans telle ou telle situation. Bien plus, une réflexion éthique peut nous amener, dans une situation bien précise, à ne pas respecter ces codes.
* L’éthique concernerait uniquement les « spécialistes » : les philosophes, les théologiens ou autres diplômés en éthique. Ou bien, c’est le « chef » qui de toute façon décide… Donc, ce n’est pas notre problème. En vérité, il n’y a pas de compétences particulières pour « faire de l’éthique » ou surtout pour « être éthique ». Cela concerne chaque individu et dans notre domaine, chaque intervenant, volontaire ou professionnel.
1. **Qu’est ce que l’éthique ? (approche intuitive)**

**Le plus souvent, on en vient à l’éthique lorsqu’on se sent « coincé » dans une situation : on hésite sur l’attitude à adopter dans telle situation concrète pour bien faire … Pour le dire autrement, c’est lorsqu’on est soudain interrompu dans le cours de son travail, face à tel usager, telle famille, tel collègue, que, même sans le savoir explicitement, on en vient à se poser des questions éthiques : que suis-je en train de faire, que dois-je faire ?**

**a)** Il est vrai, cependant, que ce questionnement éthique peut être vite étouffé ou pire, ne jamais voir le jour. Car, lorsqu’on est ainsi interrompu dans le cours de son travail, quand on ne sait plus quoi faire, on a plutôt tendance à d’abord fuir le problème. Ce mécanisme dit de « fuite » est « normal ». Il est humain. Il n’y a pas lieu de le juger. On ne peut, dans un premier temps, que le constater.

* **L’évitement** : l’individu nie le problème en l’oubliant sans autre forme de procès, ou en s’inventant une histoire qui réinterprète les événements pour finalement évacuer le problème. D’autres le règlent par une attitude autoritaire qui efface le questionnement. Autre forme de déni : on en appelle au spécialiste en éthique qui va nous donner *la* bonne solution – comme un médicament miracle – et nous persuader ainsi que le problème a disparu définitivement (comme si le travail social n’était pas par définition un lieu d’incertitudes).
* **La colère** : l’individu qui se trouve dans une impasse peut aussi extérioriser son angoisse contre l’usager, les collègues, … On peut rencontrer ici des abus de pouvoir. S’il s’interdit cette voie (parce que son éducation ou la peur des conséquences la condamnent fermement), l’individu peut retourner la violence contre lui-même, sous la forme de la culpabilité maladive ou encore sous la forme des maladies dites psycho-somatiques, à commencer peut-être par le stress.
* **La dépression** : certains, dans l’impasse, se découragent, se replient sur eux-mêmes, désinvestissent leur travail. On assiste d’abord à une perte d’intérêt, on ne vient plus travailler que pour gagner sa vie, puis on sombre dans la dépression, le burn out (qui est le deuil de l’idéal de soi), avant de recourir à des médicaments, à l’alcool, etc., pour tenir le coup.

L’éthique est une quatrième voie, celle de la réflexion : ici on ne fuit pas mais on se confronte directement au problème en reconnaissant simplement qu’on ne sait pas quoi faire pour bien faire ou que, pour l’instant, on n’est pas d’accord avec ce qui se passe, etc. Ultimement, la discussion éthique se révélera être une négociation : je veux bien continuer à travailler… **mais à condition que** ce que l’on fasse soit la meilleure solution possible pour tous (l’usager, sa famille *mais aussi les intervenants, volontaires ou professionnels*).

Quand on prend une photographie d’une équipe ou d’une institution à un moment donné, il faut bien constater que certains seront plutôt dans l’évitement, d’autre dans la colère, d’autres dans la dépression (chaque fois sous des formes multiples)… et une minorité essaiera de se confronter aux difficultés par la voie éthique. S’il faut se battre pour la quatrième voie, c’est pour une simple raison : les trois premières attitudes sont source de souffrance. La voie éthique n’est pas une partie de plaisir, mais elle seule permet à chacun de se réapproprier son travail, en lui donnant du sens.

**b)** Si la fuite est si spontanée, c’est parce que les moments où l’on est interrompu dans le cours de sa vie touche à ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes.

* Nous sommes portés par **le désir de toute puissance** (essayer d’être à la hauteur de ce que l’on croit devoir être), et **la tentation d’innocence**, (la volonté d’être irréprochable). Ces deux désirs sont les premiers qui sont remis en question lorsqu’on est confronté à des difficultés : on ne sait plus quoi faire (remise en cause de la toute-puissance) et quoi qu’on fasse, on sait qu’on ne fera pas « le bien » (remise en cause de son innocence). Pour faire de l’éthique, il faut d’abord se réconcilier avec le fait qu’on n’est ni tout puissant, ni irréprochable.
* Nous désirons constamment **être avec autrui**, aimé, admiré, reconnu. On se comprend ainsi à partir du regard des autres, de même qu’on comprend les autres à partir de nos besoins, de nos attentes. Or, dans les situations problématiques, cette harmonie est brisée : l’usager ne réagit pas comme on l’aurait souhaité ; dans le débat éthique, on découvre que les autres ne pensent pas comme soi, sont donc différents de ce qu’on en pensait, (cfr le travail en réseau), etc… Bref, on doit faire le deuil de cette « harmonie » présupposée pour se réapproprier sa propre solitude. Ce n’est qu’à cette condition qu’on peut alors entendre l’autre pour lui-même (sans se projeter sur lui, ou se sentir blessé, etc.).
* **Tout nous est dû**, tel est le rêve ou la conviction de chaque individu qui se comporte correctement et remplit sa tâche (si je fais correctement mon travail, il m’est dû que mes collègues ne me contredisent pas et même m’approuvent et pourquoi pas, m’admirent…Si j’ai raison de croire en l’éthique, alors il m’est dû que mes collègues s’intéressent aussi à l’éthique…). Evidemment, on constate, avec l’expérience, que rien ne nous est dû dans la vie. Le travail est par définition un lieu d’incertitude. C’est à la condition de se réapproprier cette vérité cruelle qu’on peut commencer à faire de l’éthique sans illusion.

Dans les situations qui relèvent de l’éthique, l’individu est remis en cause dans ces trois désirs fondamentaux. Deux attitudes sont alors possibles. Soit la réflexion éthique visera désespérément à restaurer le sentiment de toute-puissance, de reconnaissance et d’un bonheur dû – ce qui revient à détourner l’éthique au profit de nos rêves (course au pouvoir, etc.) ; soit l’éthique sera la démarche qui nous permet de nous réapproprier ce que nous sommes (quelqu’un qui ne peut pas tout, qui est solitude et pour qui rien n’est dû). Peu à peu, la finitude, la solitude et l’incertitude qui pouvaient sembler réduire l’existence humaine à peu de choses deviennent des forces : le fait que rien ne nous soit dû va se convertir en action. En effet, c’est parce que rien ne nous est dû qu’il nous faut agir, si l’on veut être heureux. Le fait de n’être pas tout puissant, le fait que l’on ne puisse tout maîtriser et que l’on puisse même commettre des erreurs va se convertir progressivement en responsabilité assumée. Enfin, la solitude assumée va rendre possible de vraies relations avec les autres (et donc l’écoute) puisque les autres sont désormais libérés des attentes que l’on projetait sur eux. Tant que l’on attend des autres qu’ils ne nous abandonnent pas, qu’ils nous disent que nous sommes un bon intervenant, on ne les entend pas, on n’entend que ce qui viendra nous rassurer.

1. **En quoi consiste la démarche éthique ? (Méthode Doucet)**
* **Première étape** : se confronter explicitement au problème en décrivant la situation et en nommant l’impasse. C’est le moment aussi de dire son désarroi ou sa colère…
* **Deuxième étape** : essayer d’envisager toutes les solutions possibles, sans en écarter aucune.
* **Troisième étape** : énoncer les risques prévisibles pour chacune des solutions envisagées.
* Quatrième étape : c’est ici que la réflexion devient éthique à proprement parler : faire ressortir les valeurs en jeu, celles qui sont respectées et celles qui sont sacrifiées pour chaque solution envisageable. La question sera la suivante : en définitive, quelles valeurs allons-nous sacrifier (secret professionnel, autonomie de l’usager, respect de la qualité de vie, volonté de la famille, conviction des travailleurs, etc.), sachant que dans tel cas, on ne peut toutes les respecter (ce qui était en vérité la source de notre malaise). On découvre ainsi qu’il n’y a pas de « bonne solution » - puisque toutes les valeurs ne seront pas respectées - et que par conséquent, il faudra bien assumer une décision insatisfaisante : c’est cela la responsabilité (éthique) à assumer, qui traduit le fait que nous ne sommes pas tout-puissant.
* **Remarque** : il faut se sentir libre par rapport à cette méthode (elle peut vite devenir un carcan), mais elle a l’avantage de structurer le débat en faisant gagner du temps, ce qui est précieux vu qu’en général, les personnes qui doivent débattre n’ont pas toute une journée devant elles pour le faire…

Il peut arriver qu’un responsable sache à l’avance que l’équipe ou une partie de celle-ci ne sera pas d’accord avec ce qu’il a déjà décidé. Ou bien, que le temps manque pour se lancer dans un débat. L’attitude éthique minimale que doit s’imposer le responsable est d’expliquer, d’informer l’équipe de ce qui motive son choix (au niveau des valeurs) afin de permettre aux autres de comprendre (à défaut d’être d’accord) et de donner du sens aux actes qui leur seront demandés.

1. **Quels sont les moyens qu’il faut se donner ?**
* De la **bonne volonté** : la démarche éthique n’est pas « naturelle ». Elle n’existe que si on le veut !
* Un **soutien institutionnel**: sans cela les individus qui sont entrés dans une démarche de réflexion s’essoufflent face au déni, à la colère et à la dépression ambiante, inévitable.
* **Se donner des méthodes**, « professionnaliser » la discussion. Partager d’emblée les informations strictement utiles (efficacité et limite du secret partagé). Ceci permettra de sortir rapidement de l’émotion qui doit se vivre mais qui ne peut pas empêcher le débat. C’est plutôt à des groupes de paroles que revient la tâche de gérer cette émotion.
* Lors de la réflexion éthique, même si l’on sait que finalement, au terme de la discussion, ce sera au responsable d’assumer une décision, il faut que règne une **égalité de principe** entre les participants. C’est en tant qu’humain doué de raison, interpellé par la situation, qu’on intervient dans le débat. En même temps, chacun intervient évidemment dans les limites de ses compétences. L’expérience montre que cette égalité dans la parole s’acquiert progressivement, lorsque la confiance s’installe.
* **Etre vrai**. Il faut s’autoriser à être vrai : oser dire qu’on n’est pas d’accord, qu’on est triste, ou en colère… Mais aussi, donner toutes les informations utiles à la décision.
* Rechercher des **compétences complémentaires** en suivant des formations plus spécifiques par exemple. Il arrive en effet que pour dynamiser ces moments de réflexion, des équipes fassent appel à des personnes qui peuvent les aider à réfléchir sur ce qu’elles font quand elles font de l’éthique.
1. **Quels sont les résultats obtenus … en s’astreignant à cette démarche ?**
* Ceux qui jouent ce jeu-là se donnent des chances de se réapproprier leur activité, en lui donnant du sens, et de redevenir ainsi des acteurs à part entière.
* Cette attitude permet de rendre raison de ce qui a été décidé, si du moins l’intervenant, volontaire ou professionnel, devait s’expliquer. On n’est plus face à une décision précipitée, mais face à une décision qui a été argumentée.
* Avec le temps, on peut revenir sur les cas qui ont été discutés avec la méthode, et définir les valeurs de l’équipe, celles qui expriment son identité. Cela permet aussi de rétablir des liens entre ce que le travail devrait être théoriquement et ce qu’il est en réalité.